

An Andalusianist in Paris

I arrived in Paris happy to become a version of that great cliché, an American in semi-mythical Paris. What I could not have imagined before I began living here, though, is how much of the Parisian landscape still glows with the luster of another semi-mythical place, al-Andalus. The first sign of this I saw on one of those last warm Sunday afternoons of summer, when I was out playing my romantic role of American wandering along the quais of the Seine, where all the house-barges are docked. It was there, about halfway between the ornate bridge to the Invalides and the one that leaves the Place de la Concorde, that I first saw an Andalusian ghost. There, sitting contentedly in the water was the “Astrolabe,” a picturesque houseboat with all its geraniums in full bloom out on the flat decks, and its happy residents enjoying their own Parisian summer afternoon on the river. But what a name, what a Proust-like evocation of a past both lost and alive: “Astrolabe” perfectly summons up the drama of the Andalusian chapter of medieval European history, a word that speaks to the true subtlety of the cultural texture of medieval Europe. That Astrolabe sitting in the Seine was for me a playful echo of that universe where the Andalusian values of hybrid vigor and cultural tolerance held sway over so much of Europe, where everything was interwoven, where very little was pure, or purely anything.

The astrolabe was that instrument for measuring the stars that allowed for navigation across open water, a technological miracle that triggered all sorts of other revolutions, small and large, in the world of commerce as well as in that of science. It was also (as its Greek name suggests) one of the many gladly assimilated riches—in virtually every sphere from the architectural to the philosophical and then some—from the cultures that both Umayyads and Abbasids encountered throughout their vast empires. The first astrolabe to head north into Latin Europe from al-Andalus travelled in the hands of Gerbert of Aurillac (eventually Pope Sylvester II) a gifted and adventurous scholar who studied in some of the cities of the Umayyad caliphate of Cordoba and who returned to Liège to write the first of what would be a whole library of books on the astrolabe by Christian writers. “Astrolabe” had come to mean far more than the useful scientific instrument itself, far more than an example of some easily-named Arabic “influence:” it was one of the many symbols of all that was chic and revolutionary in that age, of the material riches and intellectual innovations that served to *epater la bourgeoisie* of that moment. And it was certainly in that spirit that in 1118 Heloise and Abelard named their son—issue of their ill-fated love affair—Astrolabe, a name that was both homage to a certain intellectual heritage and a harbinger of things to come. Peter Abelard was the charismatic Parisian teacher whose break from the Church school on the Ile de la Cite led to the establishment of the Latin Quarter and its new university and, most importantly, to

the sort of cosmopolitan intellectual climate within which, a hundred years later, the great topics of discussion among the Parisian intellectuals would be the writings of their extraordinary Andalusian *confrères*, Moses Ibn Maymun and Ibn Rushd.

These Andalusians are happy ghosts here, those two men who died in exile, victims each of different aspects of the Almohad fundamentalism that overtook their homeland.

Wandering in the Latin Quarter today and seeing and tasting and hearing the complex and open and cosmopolitan Arabic culture here, these greatest of Aristotelians would no doubt be amused at all the once-nouveau traces of al-Andalus that are now deeply French as well, from the sorbet at Berthillon to the silks at the pret-a-porter shows. I think what would move them most, however, is that here, today, they would be able to browse bookshelves everywhere full of Arabic books, and where the works of secular philosophy and love poetry sit comfortably alongside those in theology.

L'empreinte

d'al-Andalus à Paris

* En français
dans le texte.

J'E SUIS ARRIVÉE À PARIS, HEUREUSE de me glisser dans un cliché*, celui de l'Américaine dans la ville mythique. Mais je n'avais pas imaginé auparavant combien le paysage parisien rayonnait toujours du lustre d'un autre lieu mythique: al-Andalus. J'en ai perçu le premier signe par un de ces dimanches d'été où j'étais sortie jouer mon rôle, ô combien romantique, de l'Américaine flânant sur les quais de la Seine. C'est là que j'ai vu pour la première fois un fantôme andalou. Amarré le long d'un quai, il flottait sur les eaux du fleuve. *L'Astrolabe*, c'était le nom de cette péniche. L'Astrolabe, un nom qui est aussi l'évocation proustienne d'un passé perdu, toujours vivace. Qui résume à lui seul le dramatique chapitre andalou dans l'histoire de l'Europe médiévale et exprime toute la subtilité de la texture culturelle propre à cette Europe. Cet Astrolabe sur la Seine était pour moi l'écho délicat de cet univers dans lequel les valeurs andalouses de puissant métissage et de tolérance culturelle exercèrent leur influence sur une large partie de l'Europe, un univers où tout s'entremêlait, où rien n'était totalement pur.

L'astrolabe était cet instrument de mesure des astres qui permettait la navigation en haute mer, un miracle technologique qui devait provoquer une kyrielle d'autres révolutions petites et grandes dans le monde du commerce et de la science. C'était aussi, comme le suggère son nom grec, l'une des nombreuses richesses assimilées de bonne grâce – dans presque toutes les sphères, de l'architecture à la philosophie –, des emprunts aux cultures que les Omeyyades et les Abbassides avaient rencontrées à travers leurs vastes empires. Le premier astrolabe à prendre la direction du Nord et de l'Europe latine voyagea depuis al-Andalus dans les mains de Gerbert d'Aurillac. Cet érudit, futur pape Sylvestre II, dont les talents n'avaient d'égal que son goût pour l'aventure, avait étudié dans plusieurs villes du califat Omeyyade de Cordoue avant de retourner à Liège où il rédigea le premier d'une longue série d'ouvrages que des écrivains chrétiens consacraient à l'astrolabe.

L'astrolabe deviendrait bien plus que ce précieux instrument scientifique, bien plus qu'un exemple de ce qu'on appelle l'influence arabe : c'était, à l'époque, l'un des nombreux symboles de l'élégance et de la révolution, des richesses matérielles et des innovations intellectuelles qui servaient à épater la bourgeoisie* de l'époque.

Et c'est certainement dans cet esprit qu'en 1118, Héloïse et Abélard baptisèrent l'enfant, né de leur amour tragique, du nom d'Astrolabe, à la fois hommage à un certain héritage intellectuel et présage des événements à venir. Pierre Abélard, personnage charismatique, fut professeur à Paris. Après sa rupture avec l'école religieuse de l'Île de la Cité, il s'établit à la Montagne Sainte-Geneviève dans ce qui deviendra le Quartier latin. Il contribua à y instaurer un climat intellectuel cosmopolite au sein duquel, cent ans plus tard, les grands sujets de discussion des clercs seraient les écrits de leurs extraordinaires confrères* andalous, Moïse Maïmonide et Averroès.

Ils sont heureux, ici, les fantômes de ces Andalous, de ces deux hommes qui moururent en exil, victimes du fondamentalisme Almohade qui s'était emparé de leur pays d'origine. S'ils pouvaient flâner dans le Quartier latin aujourd'hui, à y voir, goûter, écouter la culture arabe complexe, ouverte et cosmopolite qui se manifeste ici, ces illustres disciples d'Aristote seraient sans aucun doute amusés de toutes ces traces d'al-Andalus profondément intégrées au mode de vie français actuel. Par-dessus tout, je pense qu'ils seraient émus de savoir qu'ici et maintenant chacun peut musarder parmi des étals de livres en arabe, sur lesquels cohabitent ouvrages séculaires de philosophie, de poésie courtoise et traités de théologie.

Maria Rosa Menocal

est professeur à l'université de Yale

Traduit de l'anglais par Valérie Dariot

RECTIFICATIF : Le titre du dernier billet « El Ejido » ne signifie pas « l'Élu » mais « Terre commune ». Que nos lecteurs veuillent bien excuser cette erreur.